

## Les conquêtes de la virilité à travers *L'art de perdre*

Céline Duverne

Le premier chapitre du roman de Zeniter s'ouvre sur l'imaginaire orientaliste de l'arabe comme figure efféminée, justifiant dès lors dans une vision évolutionniste la supériorité des occidentaux et les manœuvres militaires conduisant à la conquête de l'Algérie : « [...] il faut se dire que l'image orientalisée, cruelle et efféminée du dey qui s'y dessine n'est peut-être que la piètre justification d'une vaste entreprise militaire [...] ». Dans le prologue précédant, Mohamed, l'oncle de la narratrice pris au piège dans une forme de virilisme aliénant, déclame : « Mais regardez-les : elles portent des pantalons, elles fument, elles boivent, elle se conduisent comme des putes. Elles ont oublié d'où elles viennent ». Comment la figure de l'arabe, décrit par les observateurs sociaux au début du XX<sup>ème</sup> siècle comme « pédéraste par nature », s'est-elle transfigurée dans les années 90 en l'incarnation de la violence verbale, urbaine et sexuelle – ne s'intégrant pas dans les valeurs de la République ? Il y a, dans cette présentation du « garçon arabe » opposé aux valeurs françaises, un oubli du versant processuel de ces dites valeurs – une présentation déformée du sexisme comme monopole de l'Étranger, une omission des politiciens véhéments à l'encontre des musulmans sous prétexte d'égalité des sexes qu'ils sont souvent ceux qui s'opposent dans leurs votes à son application, une amnésie à chercher l'homophobie dans un ailleurs par une construction homonationaliste. Il faudra là encore, à la manière de Zeniter, retracer des histoires autres que celles offertes par le roman national, faire ressurgir la construction des masculinités dans une France post-coloniale.

Entre Mohamed et le « dey efféminé », la guerre d'Algérie. Les mutilations subies des deux côtés insistant sur les organes génitaux, les chocs électriques sur le pénis et les testicules des uns répondant à l'émasculatation pratiquée par les autres, nous rappellent que cette guerre s'inscrit dans un combat dans un champ viriliste. Au même moment en métropole, Jean-Marie Le Pen développe un argumentaire sur la dimension « femelle » de De Gaulle. Il faut bander dur pour redresser la France. Le roman ne délaisse pas la question des « banlieues » après l'indépendance, de l'aménagement urbain, des dysfonctionnements du fordisme comme modèle de développement rouillé par la crise, la forclusion des populations périphériques. Et dans ces espaces, l'évocation de la misère sexuelle en creux, la difficulté d'accès à la sexualité par les classes laborieuses. Se référer aux ouvrages historiques permet de montrer comment la clochardisation accentue la misère sexuelle, pour laisser apparaître une intensification constante du regard policier en ce qui concerne la sexualité des Algériens dans les années 60 et 70 sous-tendue par la peur de voir le rapport colonial renversé dans l'appropriation du corps des femmes, de constater de ce fait le maintien des maisons de tolérance (malgré leur interdiction par la loi dite Marthe Richard à la sortie de la seconde guerre mondiale) dans des quartiers tels que la Goutte d'Or. Et cette histoire permettrait peut-être de comprendre la « reconquête de la virilité » qui s'en suit. Les sociologues Guénif-Souilamas et Macé notent ainsi un « ultime enfermement dans une identité réduite à sa seule enveloppe corporelle, à sa stricte dimension virile, à son expression la plus étriquée : le sexe, substitut physique de l'impuissance sociale, élevé en frontière civilisationnelle ».

Il faudra rappeler que l'égalité des sexes aujourd'hui prônée comme valeur centrale de la république française est une construction récente, que la misogynie n'est pas l'apanage de l'Autre. Cet Autre construit en faisant passer l'arabe pour le musulman, le musulman pour le fondamentaliste, et aujourd'hui le fondamentaliste pour terroriste, invisibilisant le racisme. Il faudra revenir sur l'affaire du foulard des années 90 puis le débat récent sur le voile pour montrer que ces crispations sont des manœuvres politiciennes capable de générer de la distinction entre les Uns et les Autres sur un modèle culturel et pseudo-féministe, sans pour autant se départir d'un relent paternaliste permettant de dire ce qui est bien et ce qui ne l'est pas pour ces femmes, leur expliquant sans qu'on ne les entende, qu'elles sont toutes victimes de leurs maris, de leurs frères et de leurs pères. Il faudra redire qu'aujourd'hui le monopole de la violence sexiste prêté à la figure du « garçon arabe » est une tragédie en trois actes décrit par Christine Delphy (oppression, rébellion et répression de la rébellion), et qu'à la reconquête aliénante d'une « identité virile » exacerbée précède

sa perte.

Finalement le roman nous interpelle, nous rappelle, fait ressurgir une autre histoire. L'autrice nous oblige à penser que les dominations sont intersectionnelles, que les rapports de genre s'imbriquent et s'entrecroisent aux questions de race et de classe, que la construction sociale des masculinités doit être pensée de manière comparative, que dans un féminisme d'État dévoyé, les luttes anti-sexistes ne s'accrochent que très peu des luttes anti-racistes. Ainsi, si Hamid, père de la narratrice, est le symbole d'une intégration réussie par acculturation, ce ne sera pas le cas pour son frère Mohamed ayant grandi dans les années 80 dans une cité qui ne ressemble en rien à celle de son frère aîné, où les plans successifs d'une France qui occulte son passé colonial ne sont pas parvenus à gommer les frontières tracées entre ces citoyens et dont le vocabulaire distinctif entre ces derniers renvoie toujours à un Autre, l'Étranger.



*Photo d'Algérie de Pierre Bourdieu  
(entre 1958 et 1961)*